

LES CONTES DE LA FAMILLE.

(Kinder Und Hausmarchen : Contes pour les enfants et pour la maison.)

PAR LES FRÈRES GRIMM.

PRÉFACE.



I l'histoire de ces contes n'était vraie d'un bout à l'autre, elle formerait elle-même un conte charmant.

Il y avait une fois deux frères très-savants, ce qui se voit souvent en Allemagne, et très-unis, ce qui ne se voit presque nulle part. Ces deux frères portaient un nom célèbre depuis plus de cent ans : ils s'appelaient Grimm.

Ils firent leurs études ensemble à l'Université de Göttingue, aimés de leurs professeurs et de leurs camarades, l'aîné instruisant le plus jeune dans leurs travaux, le plus jeune amusant l'aîné dans leurs jeux. Ils se partageaient tous les prix à la fin de l'année ; mais ils triomphaient sans envie, car leur modestie égalait leur mérite, et il était encore honorable de vaincre après eux.

Quand nos enfants furent des hommes, et nos écoliers des docteurs, ils se dirent : " Qu'allons nous faire ? Le commerce étouffe l'esprit ; le barreau dessèche le cœur ; la médecine est une lotterio ; la diplomatie, une école de mensonge ; la guerre, un coupe-gorge. Les voyages lointains nous séparent, et puis nous aimons tant notre pays ! Restons ensemble à Göttingue et soyons professeurs. Nous aimerons nos élèves comme nos maîtres nous ont aimés, et nos élèves nous aimeront comme nous avons aimé nos maîtres."

Ce qui fut dit fut fait, et les deux frères s'attachèrent à l'Université de Göttingue, dont ils devinrent bientôt la lumière et la gloire.

Cependant, tout en instruisant les autres, ils continuèrent de s'instruire eux mêmes. La science n'est-elle pas un escalier sans fin, qui se perd dans les cieux ? Nos professeurs s'arrêtèrent prudemment à un échelon, mais au plus solide et au plus varié : l'étude de la vieille langue, de la vieille littérature et des vieilles coutumes germaniques. Ils s'y livrèrent avec un ardeur toute filiale, et publièrent des travaux du plus grand prix, notamment une grammaire qui ferait rougir nos grammaires françaises, un livre merveilleux sur la mythologie des peuples du Nord, et un

traité des origines et des institutions de l'Allemagne, véritable monument national.

Bref, du nom illustre qu'ils portaient, nos deux savants firent un nom populaire.

Or, tout en fouillant leur mine souterraine, MM. Grimm en firent jaillir des rayons qui offusquèrent le gouvernement. . . . Il y a des gouvernements—hiboux qui ont peur du soleil. Un jour l'aîné reçut une lettre qui lui enlevait du même coup son titre et sa place, les honneurs et la fortune. . . .

Il court chez son frère, et lui dit :

—Je suis destitué, je n'ai plus que ton foyer pour asile et ton cœur pour soutien.

—Alors embrassons-nous, frère, répond le cadet, car je suis destitué aussi.

Et voilà nos professeurs, déjà consolés, se demandant pour la seconde fois : " Qu'allons-nous faire ! "

La même idée leur vint à tous deux en même temps :

—On nous chasse de la grande maison de l'Université, allons vivre sur les grandes routes. On nous ôte le sceptre des professeurs, prenons le bourdon des pèlerins. . . . Nous en savons et nous en avons déjà dit bien long (1) sur les vieilles traditions de notre pays, mais les bonnes femmes, les pâtres et les mendiants en savent encore plus long que nous. . . . Allons les visiter et les interroger. Nous parcourrons ainsi toute l'Allemagne, et nous en réunirons tous les contes populaires. Nous écouterons les marins du Rhin, les chasseurs de la Hesse, les charbonniers de la Forêt-Noire, les aventuriers de la Bohême, les vignerons du Palatinat. Nous ferons parler les anciennes cathédrales et les anciens palais. Nous dénicherons les légendes au sommet des tourelles, sous la pierre des tombeaux oubliés, dans les ogives et les meurtrières des vieux *burgs*, entre la ruine croulante et le lierre qui la festonne. Nous graverons tout cela dans notre mémoire ; nous en ferons un livre sans égal, et ce sera le couronnement léger de notre imposant édifice.

Bientôt les deux frères sortirent de Göttingue, leur bâton à la main. Il regardèrent où soufflait le vent et il se dirigèrent de ce côté,—non sans avoir dit adieu à Mme Bettina d'Arnim, l'illustre protectrice de leur disgrâce.

Charmant voyage qu'un voyage à pied, ainsi fait à deux, à loisir et à plaisir, avec un crayon pour bagage et la fantaisie pour guide. . . . Victor Hugo l'a dit il y a trois ans, tout en suivant au bord du Rhin les traces des frères Grimm : " A pied ! on s'appartient, on est content, on est tout entier aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie, la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin. On ne voyage pas, on erre. A chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée ; car il n'est point d'imagination plus aîlée, plus riche et plus joyeuse que celle d'un homme à pied. *Musa pedestris* ! "

Ainsi nos deux frères parcoururent l'Allemagne dans tous les sens, se levant avec le soleil et marchant dans la rosée, écoutant les moissonneurs à l'ombre pendant la chaleur, et les fileuses à la veillée sur la pierre de l'âtre, consolant la veuve du batelier entraîné par les ondes dans les tourbillons de Pfaffermuth ou de Groswerth, descendant jusqu'au fond de ces gouffres où les mi-

(1) MM. Grimm avaient commencé avant leur destitution à publier les Contes familiers de l'Allemagne.